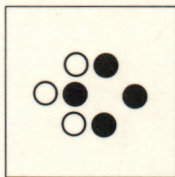


Ludovic Massé

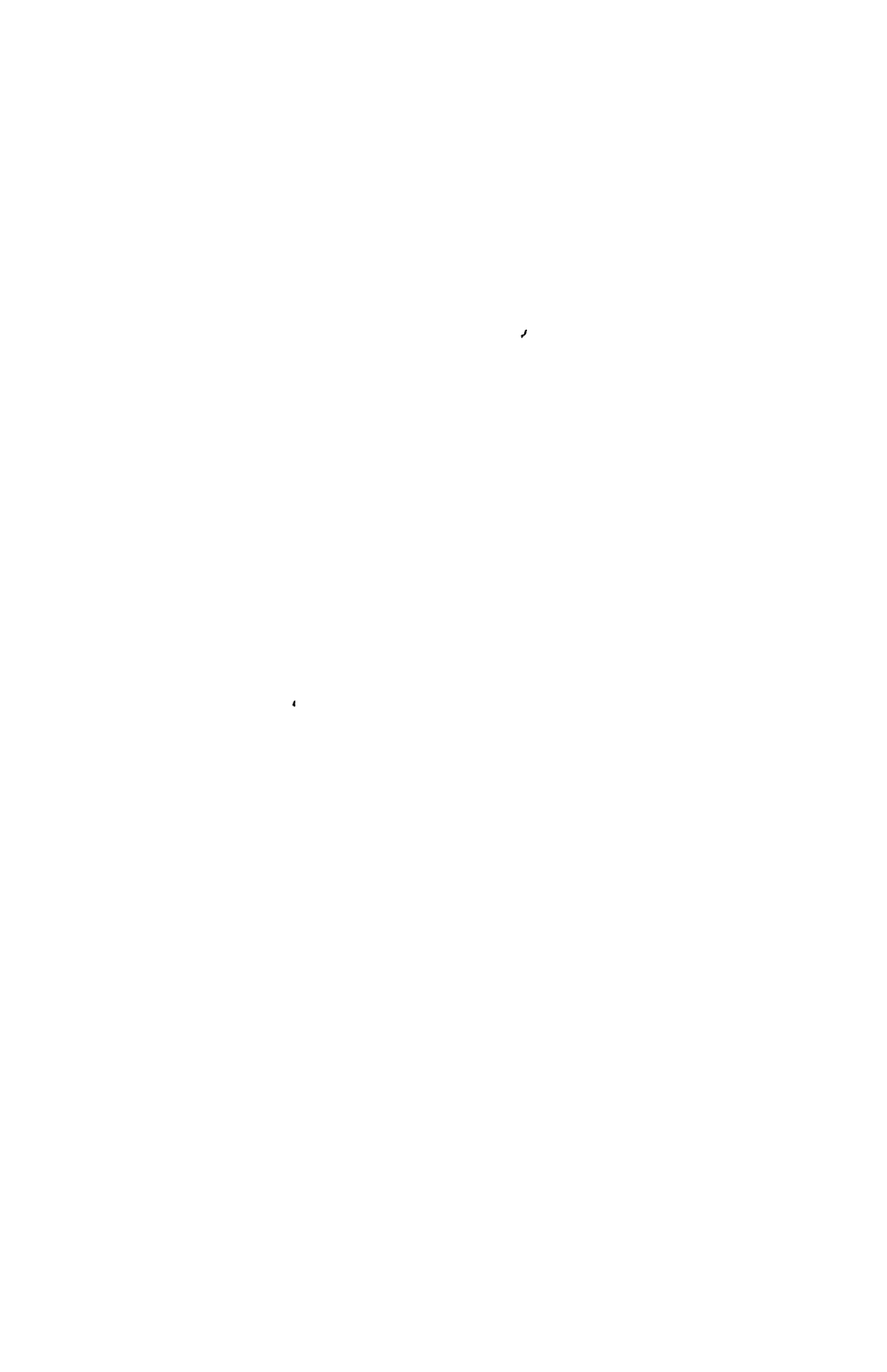
Le vin pur

roman

Préface de Claude Delmas



P.O.L



Le vin pur

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Bernard Grasset

- LE MAS DES OUBELLS, *roman*, 1933 (*épuisé*).
OMBRES SUR LES CHAMPS, *roman*, 1934 (*épuisé*).
LA FLAMME SAUVAGE, *roman*, 1936 (*épuisé*).

A la librairie Larousse

- LAM, LA TRUITE, *roman*, 1938 (*en coll. avec Sylvain Massé*),
(*épuisé*).

Aux éditions Fasquelle

- LES GRÉGOIRE, *roman* (*épuisé*).

- I. — LE LIVRET DE FAMILLE, 1944 (*prix de la Guilde du Livre*).
II. — FUMÉES DE VILLAGE, 1945.
III. — LA FLEUR DE LA JEUNESSE, 1946.

Aux éditions Flammarion

- LE VIN PUR, *roman*, 1945 (*prix Sully-Olivier de Serres*), (*épuisé*)

A l'Amitié par le livre

- LA TERRE DU LIÈGE, *roman*, 1953 (*illustré par Marcel Gili*).
LES TRABUCAYRES, *roman*, 1955 (*illustré par François Salvat*).
CONTES EN SABOTS, 1959.
LE REFUS, *roman*, 1962 (*illustré par Robert Lapoujade*).
SIMON ROQUERE, *roman*, 1969 (*illustré par Andreou*).

Aux éditions du Chiendent

- LE MAS DES OUBELLS, *roman*, 1981 (*réédition*).
GALDARAS et autres contes, 1982.

Ludovic Massé

Le vin pur

P.O.L

26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1984.
ISBN 2-86744-011-4

PRÉFACE

Pour Claude et Kathy Massé

Dans la bibliothèque de mes parents — qui était aussi celle de l'école publique dans laquelle ils enseignaient — j'ai trouvé, au cours des années quarante, les livres de Ludovic Massé, voisinant avec ceux d'Émile Zola, de Jules Vallès, d'Erckmann-Chatrian, de Jack London. Mon père et ma mère avaient fréquenté dans leur jeunesse Ludovic Massé qui était, comme eux, instituteur. Ma mère et ma tante avaient dansé avec lui dans les bals de village du Capcir. On peut aujourd'hui considérer Ludovic Massé comme l'écrivain national catalan, côté langue française. Pourtant je ne sais pas si beaucoup de rues, beaucoup de places de nos villages roussillonnais portent le nom de Ludovic Massé. Non, je ne crois pas. Mais ça viendra. De même qu'on parlera bientôt de lui dans les manuels de littérature française. Il m'embêterait alors qu'on classât Ludovic Massé parmi les écrivains « régionalistes ». Car je n'ai jamais compris ce que signifiait cette expression. Les livres ou les gens que j'aime, de toutes tendances, de tous horizons, ne l'emploient jamais. Il n'y a de langue que nationale, je veux dire autarcique,

souveraine. Certains disent que quand une langue n'est pas nationale elle est mineure, minoritaire, elle est décentrée (décentralisée avant l'heure). Proust, au départ, parlait une langue minoritaire qui, à la longue, est devenue nationale. Je cite Proust au hasard, avec lequel Ludovic Massé n'a rien, mais rien à voir. Ludovic Massé aurait plutôt, à mes yeux, quelque chose à voir avec des gens comme Erskine Caldwell, Ramuz, ou Knut Hamsun. Des phrases courtes, claires mais dont l'ensemble, parfois s'obscurcit délibérément pour donner au livre la dimension, l'épaisseur de l'épique. Il est certain que, Catalan d'une part, instituteur d'autre part, Ludovic Massé a dû parfois se sentir étranger dans sa propre langue. A nous — par notre lecture — de le rétablir dans sa souveraineté d'écrivain à part entière, c'est-à-dire hors de toute définition. Le terroir, ça oui, la terre natale, tout part de là, tout y retourne, quelle que soit leur consistance. Un territoire aux dimensions de l'univers et qu'il faut, au moins, toute une vie pour découvrir, pour parcourir. Tout écrivain, confronté avec la terre qui l'a vu naître, est, une fois de plus, guerre civile à lui seul. Si nous n'étions pas très nombreux à ses obsèques, pendant l'été 82, dans le cimetière de Céret, c'est que les Catalans ne veulent peut-être pas encore se reconnaître en Ludovic Massé, c'est que la littérature française ne veut pas encore reconnaître Ludovic Massé comme un des siens. Mais ça viendra. On pourrait même dire qu'avec cette réédition du *Vin Pur* — faisant suite à celle du *Mas des Oubells* qu'on doit à Xavier d'Arthuis⁽¹⁾ — ça commence, ça recommence. Car Ludovic Massé ne fut pas toujours un exclus, un oublié. Quittant mon pays au début des années

(1) Editions du Chiendent à Marcevol, Pyr. Or.

cinquante, je m'étais moi-même éloigné des livres de Ludovic Massé au profit de fictions plus étranges, plus cosmopolites, qui aidaient mon propre déplacement vers le Nord, vers les pays à lumière grise, à la recherche bégayante de certitudes extra-parentales, loin du Sud.

Donc, les livres de Ludovic Massé reposaient jusqu'ici dans l'ombre, au sein des bibliothèques familiales, bibliothèques immobiles mais insomniaques, ces livres qu'avaient autrefois célébrés — à l'époque de leur parution chez Grasset dès 1933, chez Larousse, chez Fasquelle, chez Flammarion — des gens qui s'appelaient Henri Poulaille, Édouard Peisson, Roger Martin du Gard, Charles Vildrac, Henri Pourrat, Blaise Cendrars, Raoul Dufy, Jean Dubuffet. Un homme libre, ce Ludovic Massé, un réfractaire, une sorte d'anar, à l'image de l'oncle Antonn du Vin Pur, chantre de toutes les Communes. Mais aussi un simple, un naïf, comme Léon Tolstoï dont il n'a jamais cessé de se réclamer. Sacré caractère, sacré bonhomme qui a toujours refusé d'accompagner physiquement le cheminement de ses livres jusqu'à Paris. En conséquence, aucune complicité avec les pouvoirs en place, aucun appui d'envergure dont on aurait pu attendre le bénéfice pour son œuvre, aucune postérité. Quelques fervents, quelques fidèles, toujours⁽¹⁾. Et, par l'entremise de son fils, nos propres retrouvailles, au moment de mon retour volontaire au pays. Ludovic Massé ou la reconnaissance du père. Voici donc *Le Vin Pur*. Comme tous les livres qui comptent, un parcours d'espace. On traverse une montagne, des collines, une plaine. La mer, elle est là, proche. Mais on ne parle jamais de la mer

(1) voir leurs noms dans le numéro 115 de la revue *Conflent* (Prades, Pyr. Or.).

dans les romans de Ludovic Massé. Car la mer ne peut pas être circonscrite, possédée. La mer est au-delà de l'humain. Les Catalans, on s'en doutait, ne sont pas des Bretons ; ce sont des gens qui vivent à l'intérieur des terres, le dos tourné à la mer, les pieds enfoncés dans la profondeur d'un sillon. On décide de quitter la montagne pour la plaine où il faut, à tout prix, bâtir sa demeure. A l'époque où « Paris » se pâmait dans les bras du Boulangisme », Jantet Paric abandonne les durs pâturages du Capcir que ravagent le choléra et la misère, fait un arrêt dans une vallée transitoire où, forgeron, il connaît l'amour profane dans les bras de la femme de son employeur (l'autre, l'autre amour, ne pouvant être que l'amour conjugal) et s'établit dans un domaine de la plaine maritime, en Salanque, où règnent le carignan, l'aramon, le grenache et la blanquette. Pour finir, on prend femme, on exploite le domaine (ne pas confondre exploitant — le petit exploitant indépendant — et exploiteur), on fonde une lignée. L'ordre, n'est-ce pas ? L'ordre, en quelque sorte. Mais un ordre que nul n'impose du dehors, un ordre antitotalitaire au sein duquel les vertus traditionnellement démocratiques s'amalgament aux vertus libertaires, un ordre au sein duquel le souvenir du désordre originel est vivant, celui de la hutte tribale primitive et de ses mœurs sauvages, cruelles au besoin. Car si le paysan, le viticulteur sont des hommes libres, donc des hommes paisibles, ils peuvent sortir de leur réserve, des frontières naturelles du champ, de la vigne, du territoire villageois pour défendre leur conception de la liberté, de l'autonomie personnelle face aux marchands, aux intermédiaires, aux politiciens, face aux volontés distantes, autoritaires de la Loi. Et c'est, dans la dernière partie du livre, l'année 1907 et la marche sur Narbonne.

La rue roule rouge, fleuve limoneux, sanglant. Des flots de vin, pissant par cinquante tonneaux défoncés et troués, clapotent dans la poussière, éclaboussent les murs, écument sur les seuils, grondent dans les caniveaux. Le Midi bouge. Des centaines de villages et de bourgs au sang chaud se fédèrent. Clémenceau, qui n'y comprend pas grand'chose, bougonne puis envoie la troupe. Ludovic Massé, sans abandonner cette prose pure, documentaire qui, jusque là, n'avait cessé de détailler, en montagne, en plaine, les gestes de l'homme au travail dans leur banalité locale — mais un travail dont l'objet n'est rien d'autre, après élimination de la misère, que de permettre l'émergence de l'identité, de l'indépendance de celui qui le déploie — aborde soudain le tragique, l'épopée, avec une sorte de poésie unanimiste dont le moindre des mérites n'est pas la vitesse rythmique. S'il est vrai que ce qui crée l'humanité, c'est le récit, la narration et que, privés de ces derniers, nous marcherions de manière somnambulique vers les totalités informes qu'on tente, périodiquement, de nous imposer, Ludovic Massé est l'un de ceux qui revivifient, réactualisent notre mémoire en racontant comment s'est faite notre histoire, comment se font les petites histoires de ceux qui composent la « grande communauté laborieuse ». Pessimiste, moraliste, écrivant par nécessité et n'ayant donc pas besoin d'abuser du simulacre pour écrire, Ludovic Massé est un conteur implacable devant lequel s'effacent les théories, les partis-pris, les classements de l'histoire littéraire. Ecrivain populiste ? Ecrivain prolétarien ? Grande littérature populaire ? Je ne sais pas. Un écrivain, ni plus ni moins, un vrai, c'est à dire tout seul. Relisant Ludovic Massé, je retrouve cette même joie, cette même délectation qu'à relire — par exemple — Georges Simenon : ni trop ni trop

peu, le mot juste, technique, la description la plus concise, un personnage est d'abord la silhouette précise que celui-ci donne à voir en traversant les rues d'une ville ou un champ. Relisant Terre du Liège où la série des Grégoire, je retrouve, au sein de l'univers littéraire, une région autonome qui trace à elle-même ses frontières, qui abolit l'espace du dehors. Où sommes-nous ? Aspres, Vallespir, Cerdagne, Capcir, Conflent, Garrotxes, Fenouillèdes, Corbières, Salanque : cosmogonie, territoire exclusif de l'écrivain, de sa langue, de son récit. Nous ne sommes nulle part, sinon dans le territoire exclusif de notre lecture. Je suis de ceux qui pensent que la fiction est l'image conforme de la réalité⁽¹⁾ et que la réalité, surtout celle des plus humbles, ne peut être saisie que par le moyen de la fiction. C'est pourquoi je vous invite à lire ou à relire Ludovic Massé. La vie, la vraie vie qui se déplace et, cheminant, se modifie, se transforme, s'embellit. Western, en quelque sorte.

Claude Delmas

(1) Hubert Selby Jr.

*Pour Madame et Monsieur Albert Dauré,
dont le nom éclaire et illustre un des plus
glorieux chapitres de la tradition du vin, en
affectueux hommage.*

L.M.

PREMIÈRE PARTIE

I

Un peu avant l'année 1870, les Paric étaient venus échouer à Jau-de-Capcir. C'est le village le plus isolé du plateau, à quinze cents mètres d'altitude. A cette époque, il ressemblait assez à un gros chien écrasé dans l'herbage. L'unique rue allait s'amincissant comme un train de derrière, puis comme une queue, au fin bout de laquelle se montrait, dans un remous d'herbe folle, la mesure des Paric.

Elle appartenait à un riche du village, M. Samso. De loin en loin, il venait toucher les quatre sous du loyer et il semblait chaque fois surpris de ne pas trouver les Paric ensevelis sous les décombres. Il les avait installés là à leurs risques et périls. Lorsque soufflait le Carcanet, un des vents les plus farouches du monde, le toit lâchait ses ardoises, comme un arbre qui se défeuille, les murs se lézardaient, un immense désespoir saisissait la maison tout entière. Mais le père Paric réparait minutieusement les dégâts après chaque tempête.

Jantet et Julie Paric s'intéressaient d'ordinaire vivement aux raccommodages du père. Dans cette maison

qu'ils entendaient si souvent maudire, ils n'éprouvaient guère que des joies. Elle ne comprenait qu'une pièce au sol d'argile battue ; en été, c'était lisse et craquelé par endroits comme une porcelaine : en hiver, cela s'enfonçait du côté de l'évier. Il n'y avait pas de plafond ; on découvrait tout le paysage de la charpente. Le toit gémissait comme un chien malade.

— Jacquettes ! dépêche-toi ! criait la mère Paric, certains jours où le Carcanet hurlait.

Le père arrivait en courant. C'était un trou dans la toiture. Le vent s'y engouffrait comme l'eau dans un œillard. D'autres fois, il y filtrait une pluie légère comme une ballerine. Les enfants en avaient le cœur réjoui. Ils entendaient le père grimper sur le toit et maugréer à chaque glissade. Quand le trou était bouché, ils soupiraient comme si on venait de leur arracher un jouet.

Jacquettes Paric était bûcheron, mais il répondait fort mal à l'image qu'on se fait d'un homme des bois. Tout petit, velu, un peu contrefait, il semblait sans force. Il faisait partie de l'équipe de Miquel Vilanova, un entrepreneur connu pour ses exigences et sa dureté. Il travaillait dans les sapinières ; c'étaient des continents noirs qu'on découvrait, par temps clair, au fond des herbages. Jantet regardait souvent du côté de ces sombres rivages d'où son père revenait, exténué, chargé d'odeurs fauves, comme d'une bataille. La peur le ramenait auprès de sa mère. C'était une femme forte, aux yeux tristes, et qui parlait peu. Elle avait connu une rude vie. Orpheline à douze ans, elle s'était louée jusqu'à son mariage ; la mort lui avait enlevé ses deux premiers enfants. Leur souvenir ne cessait de lui grignoter le cœur. Mais elle vivait avec courage, ne s'arrêtant pas de laver, de cuisiner, de ranger, d'attiser le feu.

Voici, commencée alors que s'écroule le Second Empire, l'histoire de Jantet le Catalan, enfant pauvre descendu des durs pâturages du Capcir que ravagent le choléra et la misère. D'abord apprenti forgeron dans un bourg de la vallée, mais cette vie n'est pas vraiment la sienne, il deviendra vigneron et exploitera un petit domaine en Salanque, dans la plaine. Voici l'histoire d'un homme fier, d'un homme libre, un paysan. Une histoire traversée par l'Histoire, peuplée de personnages inoubliables, et qui s'achève en 1907 avec les émeutes viticoles violemment réprimées par Clemenceau.

Mais *Le Vin pur* c'est aussi, sur les pas de Jantet, au fur et à mesure de ses prises de conscience successives et de sa découverte de la vie, de l'amour, de la terre, la reconstitution chaleureuse et précise d'un monde où le nôtre recherche encore ses racines. Un monde où le travail pouvait signifier l'indépendance de celui qui s'y adonnait. Où chaque geste s'inscrivait dans une tradition ancestrale. Où chaque mot pesait de sa charge de vie, de sa nécessité.

C'est enfin l'occasion de redécouvrir un très grand écrivain disparu il y a deux ans et qu'admiraient Blaise Cendrars et Roger Martin du Gard. Un implacable conteur qui savait déployer son art de la chronique quotidienne et minutieuse à l'épopée, au tragique.



9 782867 440113

F1 0014 - 1-84 - 69 F